Pierre BAYARD

Comment parler des livres qu'on n'a pas lus ?

Les Editions de Minuit, Collection Paradoxe, Paris, 2007

Un des grands succès de Pierre BAYARD, c'est cet ouvrage, traduit en trente langues, au titre bien alléchant. Mais, il ne faut pas s'y tromper, si la question initiale, reprise en quatrième de couverture, est posée d'une manière humoristique : *« contrairement aux idées reçues, il est tout à fait possible d'avoir un échange passionnant à propos d'un livre que l'on n'a pas lu, y compris et peut-être surtout, avec quelqu'un qui ne l'a pas lu non plus »,* la suite est des plus sérieuses, et l'humour se fait beaucoup plus discret.

Le titre entre en résonance avec une phrase que je dis souvent, mais à propos de films ou de pièces de théâtre : « on ne peut en parler librement qu'à condition de ne pas les avoir vus. Après, c'est trop tard, on est influencé. » Je ne savais pas alors que je rejoignais Oscar WILDE, mis en exergue, à moins que je n'aie oublié avoir trouvé chez lui cette idée au cours d'une lecture oubliée ?[1]

Je ne peux, et je ne vois pas qui pourrait ne pas, être d'accord avec la logique implacable que développe Pierre BAYARD quand il s'interroge sur l'acte de lecture, nécessairement partiel, nécessairement partial, oublieux, incomplet, déformant. Il y a donc toujours une part d'arrogance mensongère à prétendre qu'on a « lu », « compris » un auteur comme si une lecture « objective » était possible.

Rejoignant, probablement sans le savoir, le cœur même de toute réflexion systémique, notre auteur affirme que parler d'un livre qu'on n'a pas écrit, c'est parler de soi à cette occasion, ce dont je ne me prive pas dans cette rubrique « lecture » : *« le seul et véritable objet de la critique, ce n'est pas l'œuvre, c'est soi-même »* disait Oscar Wilde à nouveau appelé à la rescousse. (p 151).

L'ouvrage est structuré en trois temps : le recensement des diverses manières de ne pas lire, puis, après ces constats, une contextualisation des situations de discours qui nous rappelle que parler d'un livre c'est parler à quelqu'un, et que notre discours se modifie en tenant compte de l'interlocuteur. Enfin, quelques recettes, sous forme de « conduites à tenir » pour, autre principe systémique, faire avec cette situation de lecture supposée, impossible et inévitable.

Fidèle à sa manière, Pierre BAYARD nous montre l'étendue de sa culture en même temps qu'il réclame un droit à l'inculture, à l'imposture aussi puisqu'il ne peut en être autrement, coincés que nous sommes entre les obligations de lire, de tout lire, et d'avoir lu pour en parler, et l'impossibilité de répondre à toutes ces contraintes. L'oublier, c'est s'exclure du cercle des débatteurs respectables et compétents. Pourtant toute culture est un mélange hétérogène de souvenirs déformés, de ouï-dire plus moins vérifiés, d'idées reçues venues dont on ne sait où, d'oublis plus ou moins conscients, et d'inventions plus ou moins volontaires, de réactions superficielles à des lectures rapides et biaisées. Pour appuyer son propos, l'auteur bat de le rappel de nombreux collègues, célèbres ou moins célèbres : Paul Valéry, Montaigne, Umberto Eco, Oscar Wilde, Pierre Siniac, Laura Bohannan, Graham Greene, David Lodge, Balzac, Natsume Sôseki, etc.

Je reste avec une question : est-ce que toutes les citations de ces auteurs invoqués sont réelles ou inventées ? Je me souviens d'avoir, à l'épreuve de philosophie lors de la passation du bac, inventé une citation de Maine de Biran, dont j'avais repéré une œuvre abondante (que je n'avais pas lue) en me disant que l'affirmation un peu tranchée que je glissais dans mon épreuve passerait mieux sous un nom respectable, tablant sur le fait qu'un correcteur pressé serait dans l'incapacité d'en vérifier l'exactitude. Cela dut fonctionner car j'eus une excellente note…

---

[1] Voici la citation exacte d'Oscar Wilde *« Je ne lis jamais un livre dont je dois faire la critique ; on se laisse tellement influencer. »* p 7